

L'homme et la ville vus par Pierre George et Maurice Le Lannou : postures inquiètes

Laurence Reynaud

Doctorante Paris 1 Panthéon Sorbonne

Equipe EHGO

Reçu le 12 février 2007

En 1969, Pierre Georges et Maurice Le Lannou participent à l'ouvrage *L'homme et la ville dans le monde actuel*, édité par le Centre d'Etudes de la Civilisation Contemporaine, sous la direction de Jean Onimus (Professeur Honoraire de l'Université de Nice-Sophia Antipolis), auquel ont également contribué Jacqueline Beaujeu-Garnier et Philippe Pinchemel. Nous retrouvons dans ces deux textes l'expression d'inquiétudes dont les principales sont les dimensions de la ville et son degré de pollution. C'est une profonde déception face à ce que la ville est devenue qui se lit. La ville est morte. Les mots sont durs : « *Le centre ne peut être offert en holocauste à l'automobile* » s'exclame Pierre George, tandis que Maurice Le Lannou intitule son article « La ville-désert » et considère que, le désert, « *c'est celui de l'âme* ».

Dans la contribution qui suit, nous ne nous limiterons pas à ces articles et des références à d'autres textes de George et Le Lannou seront faites. Ces deux géographes ont commencé à écrire à peu près en même temps, au milieu des années trente, et ont couvert chacun à leur manière les Trente Glorieuses, époque de grandes mutations urbaines. Aussi, lire leur désamour de la ville constituera surtout l'occasion de lire leur attachement pour la ville.

Retour sur les deux textes de *l'Homme et la Ville*

En 1969, Maurice Le Lannou a donc écrit un article intitulé « La ville-désert » (p173-187), paru dans l'ouvrage collectif *l'Homme et la ville dans le monde actuel*. Le désert en question « *c'est celui de l'âme* » (Le Lannou, 1969, p173). Un désert qui

« s'accommode parfaitement du nombre des personnes, de l'agitation, du bruit, de l'encombrement ; non seulement il s'en accomode, mais il y trouve ses principes et ses facteurs essentiels » (Le Lannou, 1969, p173). Maurice Le Lannou instaure, d'entrée de jeu, une distinction entre une population statistiquement grandissante et des habitants, appréciation qualitative, selon lui de moins en moins nombreux. La nuance vient de ce que l'on est lié à la ville pour elle-même, en tant que lieu de vie pleinement choisi et idéalement source d'épanouissement, ou pour des raisons uniquement prosaïques comme le travail. Derrière cette vision pointe le constat du recul de la vie communautaire (Le Lannou, 1969, p174).

Parmi les regrets exprimés, arrive en premier le fait que le dimanche soit devenu un jour comme les autres et que les fêtes « *profanes* » (Le Lannou, 1969, p175-176) rythmant l'année au diapason des saisons aient en partie disparu. Le « *dimanche est mort* » annonce Le Lannou page 176. Pour lui, ce n'est pas la croissance urbaine ni la première ou la seconde révolution industrielle qui en sont à l'origine. Ce sont les changements morphologiques de la ville touchant l'habitant et le commerce, causant l'éparpillement et la ségrégation pour le premier, entraînant la concentration en grandes surfaces pour le second. Le désert, la mort et le vide : « *Le vide profond de la ville sous ses tumultes est le résultat du passage d'un système organique à un système mécanisé qui ne laisse plus de place à l'homme social* » (Le Lannou, 1969, p178). Par système organique, il faut entendre une société dont les individus qui la composent sont interdépendants et solidaires, comme les différents organes qui constituent un corps humain. La référence à un système organique, régit par la solidarité et la conscience de groupe, est souvent faite lorsque l'on veut évoquer un certain âge d'or des rapports humains. Nostalgie ? L'auteur en a conscience, écrivant plus loin :

« *il n'est pas commode de montrer le néant qu'est devenu la manifestation citadine sans courir le risque de se faire traiter de nostalgique. Grande est en effet la part des souvenirs d'enfance, des regrets de l'homme mûr dans ces essais de démonstration* »

M. Le Lannou, « La ville-désert », p174

Le Lannou explique même, en conclusion, conscient de la tonalité de ses propos, que « *malgré les apparences réactionnaires, [il] vien[t] de faire le procès de la société*

de consommation, comme un bon enragé » (Le Lannou, 1969, p187).

C'est l'idée du franchissement de limites qui affleure dans ces considérations. L'inquiétude vient de la conscience ou de la perception du passage d'un seuil au-delà duquel on pressent risquer de perdre tout contrôle. Pour qualifier une société ou un individu porté par la seule foi du progrès et n'envisageant pas qu'une quelconque barrière puisse l'entraver dans cette lancée en avant, on recourt souvent à la figure de Prométhée. La légende dit que ce héros grec a dérobé le feu aux dieux -le feu est l'élément indispensable à l'industrie humaine-, consacrant ainsi la perte du monopole de la puissance divine. Prométhée est devenu le symbole du progrès, de l'homme à la fois conquérant et victime de sa démesure. Face à l'homme-promothéen, Le Lannou estime que l'homme-habitant n'est plus. Par homme-habitant, notion maîtresse de la pensée de Le Lannou à laquelle il se réfère pour définir l'objet et l'identité de la géographie depuis son ouvrage de 1949 *La géographie humaine*, il faut entendre le rapport étroit, harmonieux et mesuré que l'homme a su tisser avec la Terre.

Le Lannou ne voit rien de bon dans la domination de l'homme-promothéen, et cette inquiétude se double d'une inquiétude disciplinaire. En effet, Le Lannou revient sur la « *révolution* » qu'a connue la géographie en matière d'études urbaines (Le Lannou, 1969, p180), dénonçant l'emprise de l'approche quantitative : « *peu de couleurs, peu de saveurs : la ville s'est abîmée dans l'abstraction* » (Le Lannou, 1969, p181). Il va même jusqu'à parler de l'« *ingratitude* » que les « *études urbaines développeraient en géographie* ». On ne tient plus compte du site, du quartier –qui est « *mort* »-, de la rue – qui est « *morte* » aussi- (Le Lannou, 1969, p181-182). Croulant sous la publicité, la ville aurait perdu « *toute lisibilité* » (Le Lannou, 1969, p182) et elle se serait « *aliénée* » (Le Lannou, 1969, p185). Si le quartier et la rue n'existent plus en tant que tels, c'est bien parce que l'homme-habitant est disparu.

Le texte que Pierre George a fourni à l'ouvrage, s'intitulant « *La ville et l'automobile* » (p119-138), nous a semblé moins intéressant. C'est pourquoi nous y accorderons moins d'attention alors que d'autres sources de l'auteur seront, plus loin, sollicitées. Comme nous l'avons évoqué dans notre introduction, les mots, à l'instar de ceux de Maurice Le Lannou, ne sont pas tendres. Pierre George parle en effet d'un centre urbain « *offert en holocauste à l'automobile* » (George, 1969, p138) et se demande si « *on n'a pas atteint un seuil de rupture* » et si « *l'on pourra continuer à*

vivre dans les villes en coexistence non pacifique avec les automobiles » (George, 1969, p119). Dès la fin des années soixante, il était donc clair et reconnu que l'urbanisme moderne se devait de faire face au problème du trafic automobile. En 2007, alors que la mairie de Paris s'est fixé pour objectif de réduire de 40 % la circulation automobile d'ici 2020 (tel que cela figure dans le Plan de déplacements de Paris), que devons-nous en penser ?

Pierre George en appelle à une solution rapide, conséquente : « *il faut qu'il [le centre urbain] se libère de l'automobile, et c'est dans la mesure où il se libèrera de l'automobile qu'il retrouvera sa valeur sociale, sa valeur économique, sa valeur culturelle* » (George, 1969, p138). Les actuelles revendications des tenants du développement des mobilités alternatives, ou autrement appelées « douces », ne sont pas très éloignées de ces vœux. La voiture n'est pas à éradiquer de la ville, ou du centre-ville. Sa place est à modérée pour des questions écologiques et de partage de l'espace public.

En 1968 déjà, dans son ouvrage *l'Action Humaine*, Pierre George s'en était pris à l'automobile : « *L'Europe subit à son tour la pression de la technique automobile qui s'effectue subtilement sous forme de pression symbolique d'une promotion sociale en même temps que d'accession à un mieux-être matériel* » (George, 1968, p238). Rappelant que la surface d'encombrement d'une voiture est de plus de vingt mètres carrés, Pierre George explique que si, comme il l'envisage, les centres-villes seront saturés à la fin des années soixante-dix, « *il faudra se résigner, ou à les [les centres-villes] éventrer au risque de détruire tout un patrimoine historique, ou à les réduire à l'usage des piétons. En attendant, on feint de ne pas voir l'inéluctable et l'on s'attaque aux problèmes, par ailleurs essentiels, des dégagements, des évitements, aménagement de voies rapides de transit, de pénétration et de sortie, et surtout boulevards périphériques concentriques* » (George, 1968, p239).

Pourquoi avoir choisi les textes de ces deux auteurs ?

Au-delà de leur intérêt propre et de leurs recoupements possibles, ces deux textes nous donnaient l'occasion de mettre plus globalement en perspectives deux œuvres, deux géographes. Pourquoi, alors, rapprocher Pierre George et Maurice Le Lannou ?

Ceci peut tout d'abord se justifier par le fait qu'ils appartiennent à la même génération de géographes. Pierre George est né en 1909, Maurice Le Lannou en 1906. Le premier a publié sa thèse en 1935, le second en 1941. Ils se sont même retrouvés à l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Il est cependant plutôt d'usage de les opposer, en raison des affinités politiques de l'un et de l'autre : Pierre George est connu pour sa sympathie communiste alors que Maurice Le Lannou, même s'il n'a jamais aussi clairement que George énoncé ses inclinaisons, est plutôt proche des idées socio-démocrates chrétiennes. Surtout, Pierre George a répondu à l'homme-habitant de Le Lannou par l'homme-producteur et l'homme-consommateur (George, 1949, *Annales de Géographie*, p214-218) Leur opposition ne pouvait pas prendre un tour aussi net (sans aller plus loin sur ce point, il faut toutefois mentionner que Pierre George a fini par se rallier à l'homme-habitant, tel que cela est manifeste dans ses derniers écrits, notamment *le Temps des Collines* publié en 1995, où il écrit d'une plume aux accents « lelannouesques » qu' « *il était une fois un petit village où m'école était à l'ombre du clocher* » p7, où il évoque cette fois sans raillerie l'homme habitant de Le Lannou, p12, où il rappelle que le « *langage du géographe s'est coupé de celui de l'homme de lieu* », p18, bref où il souhaite donner le premier rôle à « *un monde qui se défait et délaisse l'horizon de la colline qu'il faut décrire avant que les seuls point d'amarre des hommes soient des casiers de béton reliés les uns aux autres par des voies ferrées rapides, des autoroutes où le paysage se confond avec les projections abstraites de l'écran de télévision, nouvelle génération de "paysage"* », p20-21).

Nous n'avons pas mis Le Lannou et George au cœur de notre réflexion parce que nous les considérons comme des spécialistes de la ville, mais en tant que descripteurs et censeurs d'un « petit » vingtième siècle (du début des années trente aux débuts années quatre-vingt dix), en tant que géographes ayant eu à penser un monde nouveau, en profondes et rapides mutations. Or, parmi les mutations justement les plus profondes et les plus rapides, se trouvent celles qui ont affecté le milieu urbain et sa population.

Par exemple, dans de nombreux textes abordant la question de la modernité, ou de la mondialisation, nous retrouvons chez Le Lannou le thème du passage à une société de la démesure ne laissant plus de place à l'homme social. Or, cette critique se lit essentiellement dans les lignes traitant du fait urbain, évoquant plus précisément une urbanisation abyssale, déréglée, qui conduit à la perte de la rue, de la vie de quartier, et

qui est considérée comme une véritable maladie.

« Le temps presse, car Paris, dans ses vertus et dans son prestige, est déjà une vieille ville dépassée, où les conditions de vie (par exemple la séparation du lieu de résidence et du lieu de travail) ont franchi "les limites de l'absurde" »

M. Le Lannou, B. Prost; *les Régions géographiques de France*, p87

Dans le *Déménagement du territoire*, Le Lannou, dans une formule dont il a le secret, assène très simplement : *« j'ai tenu notre civilisation pour décadente lorsque les automobiles sont montées au Capitole »* (Le Lannou, 1967, p7). D'ailleurs, dans ce recueil d'articles parus dans le Monde entre 1956 et 1966, nous retrouvons, sous des titres évocateurs, les chevaux de bataille de Le Lannou. La première partie de l'ouvrage arbore un titre que nous (re)connaissons : *« La fin de l'homme-habitant »*. Le titre du second chapitre s'insère dans le même registre et annonce la *« fin d'une symbiose »*. Ensuite, pour ne citer que quelques titres de parties, c'est à une *« apocalypse de Tocqueville »* (chapitre 6), un *« urbanisme contre la cité »* (chapitre 7) ou une *« ville mort-née »* (chapitre 9) que nous avons droit. Le monde, tel qu'il va, court à sa déchéance. C'est pour cela que l'auteur ne se lasse pas de labourer le chant lexical de l'opposition, du combat, de la finitude, de la mort.

Le Lannou explique que *« parmi les conclusions des sociologues qui se sont attachés à l'analyse de la civilisation technicienne et de ses effets, il en est une qui [l] inquiète plus que tout autre : c'est la coupure, vigoureusement dénoncée par Georges Friedmann¹, entre l'habitant de la planète et la planète elle-même, qui est son habitat (...) »* (Le Lannou, 1967, p15). En 1966, il parle de *« coupure »*, en 1949 dans *la Géographie humaine* il parlait déjà de *« hiatus »* (Le Lannou, 1949, p7-8).

Le Lannou se méfie de tout ce qui pousse à la *« soumission au bien-être technicien »* (Le Lannou, 1967, p18), que ce soit par le biais de l'automobile, de la télévision, du pavillon individuel de banlieue... Tout ce à quoi aspirent et ont accès les

¹ Georges Friedmann est considéré comme le père de la sociologie du travail depuis sa thèse sur les *Problèmes du machinisme industriel*, soutenue en 1946. Mais il ouvrit son champ de recherches aux cultures et communications de masse dans les années soixante et l'on comprend mieux, ainsi, en plus de sa connaissance de la société technicienne, pourquoi Le Lannou fait référence à cet intellectuel marxiste.

ménages occidentaux à partir des années cinquante. Il se défie de tout ce qui rend *indistinct*, *inconsistant*, *indifférent*, *indolent*. Sans l'exprimer avec un vocabulaire typiquement philosophique, Le Lannou s'inquiète de la perte du sens de la vie qui lamaine les rapports sociaux et se note dans la gestion du territoire. Aussi aurait-il bien pu intituler son recueil le « désenchantement » du territoire...

L'implication dans la question de l'aménagement du territoire et de la question urbaine n'a pas, chez Pierre George, pris une forme aussi polémique ou épidermique. Ses premières contributions à ce sujet sont celles qu'il a produites pour les *Rapports et travaux sur la décongestion des centres industriels*, dirigés par Gabriel Dessus, et édités en 1944 et 1946. Le travail de Pierre George concerna tout particulièrement l'habitation, l'exiguïté des logements et l'insalubrité. C'est en ce sens qu'il nous a paru afficher lui aussi -très tôt- une inquiétude quant à l'évolution de la ville et de la vie qu'on peut y mener.

« Il est indiscutable que toutes nos grandes villes portent en elles la tare des quartiers lépreux, de logements sans air tassés autour de cours sans lumière et souvent nauséabondes, d'immeubles vétustes et sans commodités, dépourvus de distribution d'eau, aux murs extérieurs et intérieurs couverts de crasse. Il est trop vrai que, le plus souvent, c'est dans de pareils îlots sordides que la population est la plus dense et les enfants les plus nombreux. La visite de ces quartiers, tout autant d'ailleurs que celle de lotissement de "zoniers" qui s'étendent souvent fort loin au-delà de la zone, est déprimante et implique comme seule conclusion la nécessité d'une transformation radicale, quand ce n'est pas une destruction totale. Des mots servent à désigner ces maladies honteuses de nos villes : taudis, îlots insalubres »

Pierre George, *Rapports et travaux sur la décongestion des centres industriels*, 1944, vol. 4, p19

Quatre solutions sont proposées comme remèdes à cette ville malade :

- 1) La construction en hauteur, avec pour référence Le Corbusier et sa cité radieuse. Mais Pierre George juge difficile d'intégrer une telle architecture dans les ensembles urbains déjà établis et parle même de « *disharmonie* » (George, 1944,

p30). De plus, il émet des doutes quant aux capacités des habitants à maintenir en bon état des immeubles collectifs : « *Un immeuble "Le Corbusier" contiendrait la population d'un quartier. Il est très douteux que le sens social et l'éducation des usagers soient assez développés pour permettre immédiatement une vie d'immeuble au rythme paisible et un respect suffisant des lieux, du matériel et des locaux d'usage collectif, et cela surtout si l'on envisage qu'il s'agirait en premier lieu de reloger les éléments les moins socialement éduqués de la population parisienne (...)* » (George, 1944, p30)

- 2) Solution en surface ou « *"parquage" de la main d'œuvre sur les derniers espaces libres de l'agglomération urbaine* » (George, 1944, p30). Mais les conséquences d'une telle résolution sont, selon Pierre George, graves car une ségrégation sociale risque fort de se mettre ainsi en place.
- 3) Création de « villes satellites » mais à cela Pierre George objecte tout de suite que « *l'agglomération parisienne n'en constituerait pas moins un monstre et la création de centre de travail satellites ne supprimerait pas certains besoins de liaison avec le centre que l'on ne pourrait satisfaire qu'au prix de travaux énormes et compliqués* » (George, 1944, p31).
- 4) « *Extraire une cellule à la fois économique et humaine, l'entreprise et le groupe humain qui lui est attaché* ». Noyau à replacer soit en marge de l'agglomération mais à l'intérieur de sa zone d'influence, soit délibérément à l'extérieur de la région d'origine.

C'est cette dernière solution que Pierre George semble préconiser et, dans le cas de l'agglomération parisienne, il précise même qu'il faut replacer le noyau à l'extérieur de la zone d'influence² car « *on ne saurait desserrer sans constituer un organisme énorme, ingouvernable, aux transports surchargés, trop lourd pour une "cervelle urbaine"* » (George, 1944, p31). N'est-ce pas ce qui s'est finalement passé ?

L'inquiétude du nombre affleure très fréquemment dans la réflexion urbaine de Pierre George et il n'hésite pas à parler, à propos de l'agglomération parisienne, de

² L'idée de replacer le noyau à l'extérieur de la zone d'influence semble être celle à l'origine des « villes métropoles », ou « métropoles d'équilibre », ou encore « nécropoles d'équilibre » comme le disait Le Lannou.

« péril » ou de « décadence » :

« Le moment présent est celui où apparaissent d'une façon inéluctable les contradictions issues de la grandeur, d'une grandeur qui peut impliquer sa décadence »

Pierre George, « Paris, présentation d'une capitale. Aspect démographique », Notes et Etudes Documentaires, 16 février 1968, n°3463, p7.

Dans cet article, Pierre George revient sur l'histoire de l'ascension de Paris, sur les éléments qui y ont contribué, depuis les conditions physiques comme la « *confluence de vallées* » jusqu'à l'héritage d'une politique centralisatrice en passant par le rôle d'arbitre que la ville a eu lors de la révolution industrielle. Tout cela, en plus de contribuer à la croissance de Paris, a installé une « *psychologie sociale* », ainsi qu'il l'écrit, selon laquelle une véritable promotion sociale ne passe que par la capitale : « *Paris est un peu comme l'Amérique du XIX^{ème} siècle; on y a toujours un oncle qui y a réussi...* » (George, 1968, p12). C'est ce qui incite l'auteur à, finalement, définir Paris comme un mythe et à pointer les différences entre le Paris du provincial et le Paris du banlieusard. L'un et l'autre, malgré un nom identique, recouvrent « *une réalité disparate et fragmentée, à l'intérieur de laquelle s'improvise une infinité de vies individuelles ou familiales* » (George, 1968, p12).

Si Paris est un mythe, il est un mythe vide, éclaté. L'ensemble de l'agglomération parisienne, tué par son gigantisme, a perdu toute unité. « *Au loin, au-delà de ses limites traditionnelles, a foisonné l'urbanisation qui crée les conditions d'une certaine vie urbaine sans créer la ville* » (George, 1968, p12). Maintenir l'unité urbaine d'un Paris de sept millions d'habitants est, quoiqu'il en soit, un « *impossible prodige* » (George, 1968, p19).

« Les esprits inquiets s'interrogent pour savoir où se situera la démocratie; au niveau du groupe résidentiel, de ces communes hétérogènes, des nouveaux départements ? Mais que peut-on entendre par démocratie dans une ville de sept, de douze, de quinze millions d'habitants ? »

Pierre George, « Paris, présentation d'une capitale.

Aspect démographique », p19

Pierre George semble donc tout à fait sensible au maintien de la spécificité de la ville et de sa substance, se rapprochant ainsi de l'inquiétude de Maurice Le Lannou. D'autres écrits en témoignent, comme celui paru en 1967 dans *les Cahiers de Géographie* : « Le temps géographique » (George, 1967, p469-477) :

« J'ai connu, naguère, ces trains de banlieue où avec joie se retrouvaient de vieux amis pour déployer rapidement sur leurs genoux un journal et jouer aux cartes pendant toute la durée du parcours. Hélas ! cela ne se voit plus aujourd'hui, il n'y a plus de place pour étendre le journal ; il n'y a même plus de siège pour s'asseoir »

Pierre George, « Le temps géographique », 1967, p8

L'expression d'une nostalgie est suffisamment rare dans l'œuvre de Pierre George pour être ici remarquée, même s'il est vrai que le sujet s'y prêtait. Dans cet article sur le temps, il est surtout notable que Pierre George accorde une place importante à la question urbaine, se demandant notamment si « *l'on n'a pas laissé trop grossir massivement des unités urbaines ?* », si cela « *n'est pas une erreur* », si « *ce n'est pas doublement une erreur parce que cela allonge les temps de relation et que cela déshumanise la vie quand l'on n'a plus conscience d'être un élément constitutif de la collectivité urbaine* » (George, 1967, p11). Une des solutions réside dans la déconcentration des activités et des commerces, afin de recréer une mixité et d'enrayer la monofonctionnalité des quartiers.

Encore une fois, la ville éclatée est au centre des critiques. Une ville composée de quartiers caractérisés par un type d'activités, une population, une architecture, et observant entre eux parfois très peu de rapports. Pierre George dénonce la perte de liens organiques, comme il le fera dans son article de *l'Homme et la ville* et comme l'écrivait aussi Le Lannou. Ailleurs, il se montrera également sceptique à l'égard de la ville nouvelle qui, tant qu'elle sera imposée aux citadins, ne pourra produire du lien, encore moins du sens.

Que nous disent ces textes datant de près de quarante ans ? Quels éléments de réflexions apportent-ils dans le débat actuel sur la géographie urbaine, sur l'état des villes et sur leur mode de gouvernance ?

Parmi les problématiques soulevées dans ces textes et que nous considérons comme les plus intéressantes, figure celle de l'étalement urbain et de la ségrégation (économique, démographique, sociale). Le Lannou et George, au-delà de la critique, se demandent comment donner du sens à la démesure (bien que l'appréciation de la démesure reste subjective et qu'elle est, en ce sens, révélatrice d'une époque, d'une génération). La question demeure plus que jamais d'actualité. La problématique de la circulation automobile nous apparaît tout autant fondamentale et elle aussi, plus que jamais d'actualité.

Certes cette contribution ne fait qu'effleurer la pensée de deux géographes majeurs. Et, en effleurant, bien sûr on omet, on égratigne, on s'égare. Il y aurait eu, par exemple, beaucoup plus à dire sur les travaux de Pierre George concernant les banlieues et les grands ensembles. De même, nous avons passé sur le fait que George et Le Lannou ont également écrit sur la campagne, grignotée et mitée par une urbanisation dévorante.

Notre but était, très modestement, de remettre au premier plan deux textes (ceux de *l'Homme et la Ville* donc) qui, par leur date et leur propos, nous ont semblé pertinents et riches de pistes de discussion, à la fois sur la ville et sur la géographie de la ville. Enfin, nous souhaitions arriver à l'idée que, pour George et Le Lannou, une réflexion sur la ville était somme toute une réflexion sur une société en mutation. C'est probablement pourquoi leurs écrits renferment regrets et inquiétudes.
